

NOTE DE LECTURE par Huguette Jordana, Empan n°64, décembre 2006

L'ordinaire de la folie.

Une infirmière engagée en psychiatrie

Ponet Blandine

Toulouse, érès, 2006, 112 p.

Un titre comme un paradoxe : *L'ordinaire de la folie...* C'est l'extraordinaire de la folie au menu de tous les jours.

47 À lire ce livre, petit mais dense, sur le quotidien d'une infirmière en psychiatrie, on mesure combien il s'agit avant tout d'être là, d'être vrai, dans un engagement personnel qui est un acte d'humanité. Être là, avec son implication personnelle prise dans le collectif et le social. Sinon, comment faire avec la dissociation psychotique, avec le temps immobile des malades psychiatriques, avec les minuscules variations des gestes et des silences, avec la mort ?

48 L'intérêt de ce témoignage est d'être fait de lumière et d'ombres, de nous mettre ainsi en grande proximité avec certains aspects des patients : leurs mots, leurs espaces, leurs mouvements, certaines bribes de leur histoire, le tout sur fond d'oublis, de vertiges, de lacunes du côté des soignants. Il ne s'agit pas de tout savoir ou de tout retenir du patient dans une tentative de maîtrise. « Être soignant en psychiatrie, c'est aller au-delà et au-devant : prêter sa pensée, ses propositions, ses convictions, ses gestes à l'autre, à ce qu'il porte d'impossible. S'exposer. Et il faut entendre ce mot au sens fort, parce que c'est aussi s'exposer à la folie de l'autre. »

49 Blandine Ponet constate que c'est toujours d'un ton un peu triste, plaintif, que les infirmiers en psychiatrie parlent de leur pratique clinique, « comme si le soignant mettait au service du patient son propre fond dépressif pour qu'il s'y appuie et que quelque chose de lui s'exprime dans un échange ». Face au clivage psychotique, « peut-être que le ton de la plainte est ce qui maintient une continuité ».

50 Cependant, dans ce travail d'écriture, ce qui se dégage ce n'est pas la plainte mais le besoin de témoigner, poser un acte, s'approcher au plus près tout en gardant ses limites : éviter « l'engloutissement », « l'impression de franchissement ». Écrire son propre texte c'est peut-être le meilleur moyen de se décaler, se dégager un peu, d'être, pour les malades, « des pages blanches sur lesquelles on écrit », comme le dit une patiente.

51 Dans la relation contre-transférentielle au patient, le risque pour l'infirmier est « de se trouver seul à porter quelque chose qui reste dissocié (forclos ?) du lien commun et d'en être emporté ». Écrire pour se tenir. « Pour ma part, j'ai souvent très fortement éprouvé l'engagement que demande la prise en charge des patients psychotiques, comme une sortie réelle du monde ordinaire que font les autres. C'est en grande partie pour cette raison que je me suis mise à écrire. »

52 Et quand la psychose nous entraîne en dehors des « lieux communs » et que le langage n'est pas chargé des mêmes sens, les mots condensent des images qui passent d'un monde à l'autre : « Je

viens au CATTP pour me *démorceler*. » – « J'arrive plus à me lever. Je commence à être *décrâné*. » Et c'est à travers les petits riens du quotidien que les infirmiers en psychiatrie, ces « gens de terrain » (B. Ponet parle d'un travail de labourage...) tissent des liens ténus avec leurs patients, rattachant leur isolement à notre réalité partagée, une façon de « faire société », se trouvant ainsi avec eux « à la naissance du lien social ».

53 C'est par le travail de la pensée et par de nombreux témoignages de sa rencontre avec des patients que Blandine Ponet partage avec nous ce qu'est, au quotidien, l'engagement d'une infirmière en psychiatrie : où il s'agit d'engager chaque jour dans sa vie professionnelle ce qui fait tellement partie de soi comme ses gestes, son rythme, son « rapport au monde »... avec les risques que cela fait courir. Sans doute faut-il une passion au long cours pour s'exposer ainsi, tenir, revenir, échapper à l'usure ?...

54 « Une des passions de ce métier c'est qu'il me fait sentir le miracle de l'ordinaire. »